GILBERT DURAND

"La solitude innée de l'artiste,
au lieu de la retrancher des hommes
lui donne accès à la profondeur".
René Huyghe
L'art et l'âme.

L'ART, LANGAGE DES ALTERITES ET CHANT DU TOUT AUTRE

Durant toute cette Conférence Inaugurale que vous me faites le grand honneur de devoir prononcer, je m'efforcerai, comme l'indique la citation de mon ami René Huyghe placée en exergue, de démystifier sinon de dénoncer une erreur relativement récente -"L'Erreur de Narcisse" que stigmatisait déjà il y a un demi siècle le philosophe français Louis Lavelle- qui consiste à réduire l'art à une sorte d'éjaculation schizophrénique dont l'oeuvre ne serait qu'un symptôme suspect et à la limite indifférent ou inutile aux autres hommes... Concéption récente disions-nous, née d'un demi siècle où paradoxalement la civilisation technicienne si riche en moyens de communications s'accompagne d'un esseulement angoissé des individus livrés à la pléthore de l'information, dans la marée du continuum des distractions où s'évapore la notion même d'altérité, d'autrui ou simplement même de différence.

Je voudrais montrer, en particulier sur quatre points, que toute création artistique est une main tendue qui "donne à voir", à entendre, à aimer l'oeuvre, mais réciproquement main qui se tend pour recevoir, acceuillir, recueillir les multiples messages et enrichissements qui viennent de l'autre, qui viennent du large et inépuisable Océan de l'Humanité.
Et celà au moins sur quatre plans: celui de la psychologie, celui de la tradition technique, celui des marches et contre-marches souvent douloureuses de l'Histoire, et enfin celui de la percée méta-physique qu'accomplit le "charme" (Carmen, jugement de goût, ou Beauté, peu importe) de l'oeuvre.

-:-:-:-:-:-:-

Et d'abord revenons sur cette dénonciation de cette mode, éphémère comme toute mode, de ce régime schizophrénique de l'idéologie -et de l'imaginai-

.../...

re, nous l'avons montré il y a longtemps (Structures anthropologiques de l'Imaginaire. 1960. 10è éd. 1984. Bordas-Dunod. Paris)- qui accompagne les rebellions d'individualisme contre un siècle, le nôtre, où le développement des industries et des techniques et les nouvelles organisations du travail et du social qui en découlent, volatisent les rassurantes communautés des sociétés traditionnelles ou pour le moins passées. L'individualisme forcené accompagne en contrepoint la pléthore technocratique qui transforme la société en société anonyme de production ou de profit (Geseschaft, disent les Allemands) au détriment des fraternelles communautés d'hommes (Gemeinscaft). Et dans cette crise où crie l'angoisse de l'individu à la fois abandonné et réprimé - sans intervalle" comme l'écrit mon ami Cillo Dorflès (L'Intervalle Perdu. Paris. 1984. Librairie des Méridiens) - l'emergence opportune de la Psychanalyse ne peut que constater ces morcellements (schize), et quelques fois les aggraver en amplifiant le barricadement du moi le solipsisme forcené.

Comme la psychiatrie le montre bien, le point extrême de la schizophrénie, son apex, est l'instant où le malade - et nous, concitoyens d'un tel désastre le sommes tous un peu! - n'arrive plus à symboliser, n'arrive plus à faire jouer l'intervalle entre symbolisant, signe, ou allégorie et symbolisé, et par là perd le contact avec toute altérité, avec l'autre, puisqu'il perd le langage, la parole, et ne tend plus la main... Mais la psychiatrie et la psychothérapie ont, en même temps découvert la clef thérapeutique: si le malade peut exprimer le plus humble message, s'il peut dessiner, chanter peindre, imaginer enfin, il retrouve alors l'univers des hommes. L'oeuvre d'art, aussi humble soit-elle alors, est donc d'abord chose d'expression pour l'autre, est langage au sens large du terme, elle est communication signifiante.

Il n'y a pas d'art sans oeuvre, et pas d'oeuvre sans public, ce dernier fut-il le regard ou l'attention d'un seul, mais d'un seul "autre". C'est là le premier et évident fondement de l'art qu'il est surprenant de devoir rappeler alors que toute manifestation artistique, de l'enfant qui gribouille ou gazcouille sa joie à Michel-Ange aggripé au plafond de la Sixtine est message vers l'autre. Le schizophrène est nu dans sa camisole de force, car l'art comme le dit bellement René Huyghe est "prise d'habit".

Habit non seulement des langues naturelles, cousues de syntaxes et tissées de lexiques, qu'instumente l'écrivain, le dramaturge, mais - et c'est ce qui nous intéresse ici en cette assemblée de critiques dárts plastiques,

.../...

picturaux et graphiques-présémiotique (comme disent les linguistes) où le geste tout frais natif du réflexe, la forme, la couleur s'adressent bien à la "profondeur" de l'autre. Cette "profondeur", vous le pressentez bien, réjouit le mythicien et l'archétypologue que je suis. Car la "main tendue" de l'artiste peintre, sculpteur, graveur ou bâtisseur - et il faudrait annexer bien entendu le musicien!- est tendue par delà les mots qui, Claude Lévi-Strauss l'a bien dit, suscitent les traductions donc les trahisons, est tendue vers ces "Voix du Silence" qui en tout homme -semper et ubique- sont d'abord le "livre muet" (Mutus liber!) des désirs, caresses ou poing vengeur, puis l'aube de ces grandes images visionnaires, archétypales; enfin incantation des premiers récits "mythiques". Car l'artiste est comme tout homme, homme de désir et de vision, mais ce qui fait sa grandeur c'est qu'il incarne son cri, son chant, l'érection de son désir ou l'éblouissement de sa vision en un objet -l'oeuvre-offert, ouvert à l'Autre. La première vertu de l'artiste, par cette offrande et par cet acceuil, par cet échange, est bien la générosité. D'où, dans notre univers où la liberté s'est dégradée en "indépendence", où l'égalité s'est défigurée en nivellement matériel réduisant les personnes à des "unités" anonymes, à des matricules, où la fraternité enfin est hypocritement abandonnée, semée de compassion, aux bureaucraties de "sécurité sociale", soudain une soif désespérée de relation culturelle, de rétablissement du lien qui relie dans et par l'oeuvre artistique.

-:-:-:-:-:-:-:-

Pas d'art sans oeuvre, pas d'oeuvre sans l'autre -son "public"- pas d'oeuvre et de public sans une communauté singulière, une société humaine. Car ce serait une autre pernicieuse illusion après avoir dénoncé l'illusion du solipsisme subjectif, de croire que l'autre "imite" une certaine objectivité naturelle. Ce n'est pas le lieu ici de reprendre la fameuse querelle de la "mimésis"(limitation), querelle qui a perdu beaucoup de son acuité depuis que l'épistémologie et l'histoire des imaginaires s'est rendue compte que la "Nature" perdait son objectivité naïve et venait à son tour se ranger sous les regards variés des "Visions du Monde" (Veltanschauungen). Car ce que tend la main de l'artiste c'est l'émotion (l'"impression") ou l'expression, ou la danse ornementale d'un désir, mais d'un désir concret incarné hic et nunc dans une sensibilité et une technique singulières. Autrement dit, pour répéter André Malraux, les artistes ne peignent pas d'après la Nature mais "d'après la peinture".

.../...

Tout geste créateur se range, se discipline, se manifeste dans et par le truchement d'une altérité sociale, d'une tradition du regarder et du faire. Car le regard et la main ne sont pas culturellement anonymes. L'espace que parcourt le regard du peintre de la période Song ou Yuan ou du moine Zen et qui se pose sur les jardins miniatures ou les bonzai ou encore les arrangements floraux (ikebana) n'est pas le même que celui que Carpaccio ou Bellini portent sur Venise ou que Le Notre pose sur le Parc de Versailles. Aussi la technique du lavis d'encre de Chine diffère du tout au tout de celle inaugurée par les frères Van Eyck. L'une comme l'autre sans cesse au cours des siècles se rappellent à ce que l'on pourrait nommer leurs "ressortissants". Car il y a une "patrie" culturelle et artistique comme il y a un terroir et un savoir-faire pour le vigneron ou le cuisinier. Et la méditation de la culture bouddhique sur l'éphémère appelle la fulgurance du coup de pinceau délié par l'encre légère tout comme les glacis et les empâtements des pigments délayés dans l'huile aident la profondeur perspective à se réaliser sur le panneau ou la toile du Florentin ou du Vénitien.
Cette réminiscence fait même loi dans la tradition pictorale chinoise où non seulement l'on peint "d'après la peinture" mais d'après le style que tel ou tel peintre passé. Mais en Europe aussi toute création artistique est "renaissance", la Renaissance des XVe et XVIe siècles ne faisant que typifier la didactique nostalgie de ce qu'Eugène Fromentin appelait "Les Maîtres d'autrefois". Car il y a une immense humilité, surtout grande chez les plus grands créateurs, qui comme Michel Ange rêvaient modestement de mettre le dôme du Panthéon d'Agrippa sur les voûtes de la Basilique de Maxence. La main du génie pictural ou plastique se tend comme celle d'Adam au plafond de la Sixtine, vers les inéluctables puissances qui ont modelé la culture. C'est ce qui en partie explique que dans un ensemble culturel réapparaissent périodiquement ce qu'Eugénio d'Ors appelait des "éons" -et que nous préférons appeler des "bassins sémantiques" - qui contraignent les individualités créatrices à l'altérité obsédante et répétitive du style qui signe telle aire ou tel moment culturel. Comme il n'y a pas d'oeuvre d'art sans public, il n'y a pas de créateur artistique sans maître. L'altérité des maîtres d'autre fois et des chefs d'oeuvre passés s'imisce et supporte la fièvre créatrice la plus émancipatrice: Cezanne se réclame de "l'art des musées", le cubisme de Piero della Francesca ou d'Ucello. L'on peint non seulement d'après la peinture, mais d'après la culture;

.../...

les renaissances contrastées de chaque époque se réfèrent aux bassins sémantiques contrastés dont les alternances forment les nuits et les jours, la mélodie et l'harmonie contrapunctique d'une culture. Et si la première vertu de l'artiste était la générosité, la seconde est cette pieuse humilité, cette "dévotion" (pietas) à l'altérité des maîtres, des techniques et des horizons singuliers d'une culture.

-:-:-:-:-:-:-:-

Mais les cultures, malgré leurs commémorations identificatrices, ne sont pas des systèmes fermés et autochtones. Si elles imposent comme nous venons de le dire leur altérité prégnante aux individualités créatrices, elles sont à leur tour ouvertes, et quelques fois éventrées par les aléas de l'histoire. Lentes invasions, brutales annexions, échanges pacifiques commerciaux et intellectuels, transfusent toujours un style et un savoir faire dans une culture vivante. L'ouverture des ports japonais en 1861 permet le "japonisme" de Vuillard, de Degas et explicitement de Van Gogh. Toutefois le grand privilège de l'art devant les dissonances et les cacaphonies de l'histoire c'est -comme l'a bien vu André Malraux- de transfigurer les travaux, les peines et les jours du temps des sociétés en un harmonieux "Chant de l'Histoire". Contre l'Histoire sanglante de la Mésopotamie vient témoigner pour nous le pathétique et la compassion de la "lionne blessée". Même les "désastres" les plus hideux de la guerre chantent par delà même le chagrin et la pitié qu'ils inspirent par la magie de l'aquateinte dans l'oeuvre de Goya. Altérité du chant altérité radicale de l'espérance dont l'art suplombe et coiffe les désespoirs de l'histoire.
Cette altérité qui transmue la souffrance et la mort en oeuvre de joie ou de compassion, transfigure par là les conflits et les hostilités qui déchirent l'histoire. Admirable renversement par lequel on voit souvent l'art des vaincus envahir à son tour la sensibilité des vainqueurs, comme les Légions romaines ensemencent la créativité un peu lourde des latins de toute la race de Praxitèle ou de Phidias. Tout comme les Croisés ou les artisans des "reconquêtes" rapporteront de l'Islam les arcs élégamment fermés, les constructions octogonales que hante le souvenir du Dôme du Rocher. Tout comme François Ier. de France ramènera des Guerres d'Italie sur les bords de la Loire, avec Léonard da Vinci, la Renaissance Italienne. Et l'art grec importé au Pamir par les phalanges macédoniennes d'Alexandre le Grand et en Gaule par les légions romaines des César, fleurira ici dans l'assouplissement de la statuaire gothique du XIIIe. siècle et là bas, bien

.../...

avant, dans la fascinante vision gréco-boudhique de la stratergie du Gandhara. Que dire aussi de ce style manuélin qui ramène sur les rives du Tage les réminiscenses du long voyage maritime et ceux des temples des bords du Gange. D'autre nous dirons ici, à ce colloque, la revanche éclatante des négritudes investissant la peinture et la musique occidentales au début de notre siècle. Rien n'est plus significatif de la puissance esthétique de l'altérité que ces vastes ensemencements stylistiques ou culturels qui peu à peu forgent une sensibilité et une créativité fraternelles chez ceux que l'histoire affronte dans des combats sans merci. A travers des conflits aussi atroces que la Guerre de Religions qui ensanglantent une culture déchirée, le raz de marée "barroque" sbmerge de son élan aussi bien les assauts architecturaux de la Contre-Réforme avec Bernini ou Borromini que la faveur polyphonique de Luther, de Schutz et finalement de Jean Sébastien Bach. Et ce chant apaisant de l'histoire que constitue l'art pourrait bien définir la troisième vertu cardinale de l'artiste: l'esprit de fraternité qui fait compatir le vainqueur à l'art du vaincu, qui fait communier l'esclave à la sensibilité du maître et réciproquement, transformant ainsi le "choral" protestant en Gospel Song.

-:-:-:-:-:-:-

Mais ce qui fonde toute fraternité, ce qui harmonise les dissonances, ce qui réconcilie les adversaires, les étrangers réciproques, ne peut être qu'une transcendance, un surplomb. Car les hommes ne marient leurs différences qu'au nom - ou mieux au "regard"- d'une finalité qui les reconcilie. L'art procure à la condition humaine imparfaite et mortelle une sorte de majoration en dignité. La Beauté, le jugement de goût, le plaisir ou la jouissance esthétique - peu importe le nom que l'on donne aux effets de l'oeuvre d'art- apparaissent toujours comme un surplus, une plus-value radicale, un supplément d'hominisation qui conduit ou reconduit l'amateur d'art ou l'artiste aux portes du "Tout Autrement"("Tot El" disent nos vieux textes médiévaux) comme Virgile puis Béatrice conduisent au plus haut de son chant le "Très Haut Poète". Et cet "absolument autre" c'est la rose de la Trancendance qui laisse sa trace, sa marque, son appel dans l'immanence de notre monde. Comme le décrit le beau mythe platonicien du "Phèdre(ou de la Beauté)", annonçant d'ailleurs la constatation kantienne qui fait de la Beauté une "finalité sans fin particulière", une sorte de finalité "en prime" si l'ont peut dire. La Beauté a une "prérogative",

.../...

comme dit Platon, sur les autres vertus ou qualités telles que la Justice, la Tempérance, etc... C'est que la Beauté est incarnée hic et nunc dans la chose telle même, vision ici et maintenant d'un au delà exaltant et radieux. Dès les plumes qui poussent à cet oisillon qu'est l'âme, dès ce "désir brûlant" (himéros) qui pousse l'oiselet nouvellement emplumé hors le nid, est contenu tout l'Envol. Dès l'immanence de notre désir, St. Augustin l'a bien dit, est impliqué l'Altérité Absolue vers lequel il vole et qui le transcende comme un appel. Et Platon n'a guère de peine à relier la théorie de la Beauté à celle de l'Amour : Eros, l'Emplumé, modèle de tout plumage d'envol. C'est qu'il y a une fidélité dans l'acte créateur artistique, fidélité à la révélation -"réminiscence" écrit Platon- de Beauté, ici et maintenant dans les formes singulières, une fidélité qui est celle même des "Fidèles d'Amour". L'oeuvre d'art comme l'art d'aimer sont animés l'un et l'autre par ce même Eros "fils de manque et d'expédient" - c'est à dire ici d'habileté technique-. L'Amour comme l'art c'est la soudaine et folle (mania) compatissance à cette étincelle d'altérité radicale, absolue, transcendante que contient comme en un graal l'être aimé tout comme le marbre, le bois, l'encre ou les couleurs broyés contiennent pour l'artiste la merveilleuse potentialité de l'oeuvre dans son unicité. Montaigne peut dire de son amitié pour la Poécie, comme tout amant peut dire de l'aimé, tout artiste peut dire de son oeuvre "parce que c'est elle, parce que c'est moi..."

-:-:-:-:-:-:-

Tout artiste est Pygmalion et tout oeuvre d'art est cette statue de Galatée à qui il donne l'amour et à laquelle la divine Aphrodite donne vie. Or Vénus Aphrodite, la"Déesse née des vagues" qui dans les Lusiades accueillera Vasco da Gama et ses Compagnons, la déesse de l'Amour est aussi en astrologie maîtresse des beaux arts.

-:-:-:-:-:-:-

Générosité, pieuse humilité, fraternité, enfin fidélité à l'appel du "Tout autre", ce sont bien là les quatre vertus qui consacrent l'artists à être le messager et le lévite de l'altérité. Le génie créateur de l'artiste ouvert généreusement au public, ouvert à la tradition des maitres et de la culture, ouvert fraternellement aux cultures étrangères (fussent-elles ou eussent-elle été en ce bas monde, ennemies), enfin fidélité à la vision qui transcende formes données et matériaux, constitue bien l'honneur de l'homme, le sceau royal du sapiens qui le sacre et le prédestine à "changer le monde" selon l'appel du "meilleur"...

.../...

Où pouvait-on trouver un lieu, un topos plus "indiqué" que le Portugal pour servir d'endroit de réunion à un colloque sur l'Altérité constitutive de l'art et "entrecroisement des cultures"? Visage et face de l'Europe ouvert à l'Océan qui baigne les Amériques et l'Afrique, bastion avancé des Celtes, recouvert par Rome puis par les Vandales et les Visigoths, puis les Arabes, confronté aux Ibères, reconquis et quadrillé par les différentes familles spirituelles de la Chrétienté: cisterciens, puis franciscains, puis jésuites sans oublier la présence constante des grands ordres militaires -reconquêtes et conquêtes obligent!- : Templiers, Hospitaliers, Avis, Santhiago et finalement Ordre du Christ, le Portugal était géographiquement et historiquement missionné par l'Europe pour - selon la formule consacrée- "donner et recevoir des Mondes". Nul peuple n'a su avec tant d'audace s'ouvrir au monde et ouvrir le monde par l'envolée de ses caravelles, par le somptueux et généreux rêve d'un Empire Universel du St. Esprit qui de la révélation d'Ourique en passant par la fondation explicite de la Ste Reine Isabelle et par l'épopée des Lusiades jusqu'au mythe sébastianiste et jusqu'à Fernando Pessoa, hante l'âme portugaise. Un grand historien français a parlé du "privilège ibérique", il est encore plus exact de dire le "privilège lusitanien". Car si le fameux "privilège" fut pour l'Espagne une chance matérielle et un tremplin économique, pour la Lusitanie il fut beaucoup plus: la tentative de réalisation d'un rêve grandiose, nimbé des navigations légendaires des Celtes, consacré par la révélation d'Ourique et par la vocation de la Reine Sainte. Privilège qu'il faut entendre -dans les perspectives qui nous réunissent ici- à la fois comme cette hardiesse généreuse d'ensemencements des mondes qui fait pénétrer dans le sillage des caravelles la sensibilité franciscaine, le gothique flamboyant et surtout l'art barroque de l'Europe, et à la fois comme cette ouverture à ce monde qui s'ouvre à lui et donne à travers les cordages des navires, les madrépores et les coquillages les métissages avec l'art des temples de l'Inde entrevus, ce style unique qu'est l'art manuelin. Mais aussi privilège unique en Europe d'un paysage monumental, d'ensembles architecturaux nés souvent des noces exotiques et des survivances à la Reconquête, qui malgré tous ces entrecroisements offre l'exemple unique d'un patrimoine fidèle à lui-même, quasi intact dans ses manifestations les plus grandioses: Alcobaça, Tomar, Batalha, Mafra, Évora...

"Donner au monde et recevoir des mondes", n'est-ce pas la définition même de l'acte d'artiste? De même que Jacob Burldhardt, en un ouvrage classique

.../...

(Civilisation de la Renaissance en Italie) consacrait une partie à "L'État considéré comme création d'art". Le privilège portugais a fait de ce pays, j'en ai le sentiment profond, une "oeuvre d'art" généreusement hospitalière aux sensibilités d'ailleurs; miraculeusement une dans une longue et patiente tradition qui ne fut faite que des pierres et des briques d'étrangeté, si je puis dire; fraternellement métissant et métissée par cette superbe "moitié du monde" que lui avait attribué le Pape Alexandre VI au Traité de Tordesilhas; enfin constamment inspirée par cet "ardent désir" - que traduit la nostalgie d'au-delà, la saudade si proche de la nostalgie des âmes tombées du ciel et réminiscentes chez Platon!- de placer les grands rêves, les rêveries de l'Empire Saint et fraternel au delà, toujours "outre", totalement ailleurs des mesquines nécéssités de l'économie, de la politique, mais à jamais caché - encoberto ! - au coeur vivant de l'âme portugaise. Cette "oeuvre d'art" si une et si composite, donc si composée qu'est le paysage culturel de la nation portugaise était donc "privilégiée" pour acceuillir une rencontre telle que la nôtre. Puisse l'âme lusitanienne, dont la vocation fut toujours d'être ouverte aux vents du Large et au Souffle de l'Esprit inspirer fructueusement et fraternellement nos propos!